

Les lettres orientales de Flaubert (1849-1850) ou La fabrique d'un imaginaire romanesque
Flaubert's Oriental letters (1849-1850) or The production line of the novelistic imagination

Manon Brunet

Number 65, Winter 2001

Figures de l'Orient

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/008230ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/008230ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brunet, M. (2001). Les lettres orientales de Flaubert (1849-1850) ou La fabrique d'un imaginaire romanesque. *Tangence*, (65), 72-81.
<https://doi.org/10.7202/008230ar>

Article abstract

Gustave Flaubert's Oriental correspondence provides more information than one might expect concerning the literary and stylistic choices made by the future author of *Madame Bovary*. After the failure of *La tentation de saint Antoine*, the young writer, temporarily rejecting the writing life, ran away to the East. However, his writing would forever be influenced by the Orient. Struck by the on-going disappearance of the romantic Orient described by his predecessors, Flaubert plunged into the realistic novel, which he used to express social criticism of France's *petite bourgeoisie*. From that point on, his work, of unclassifiable style, would, in a manner both tragic and comic, reveal the deformations caused to both the landscape and the human soul by the Industrial Revolution. These are the deformations which the epistolary traveller is already denouncing when he sees, even more clearly, their first effects during his travels through the Orient.

Les lettres orientales de Flaubert (1849-1850) ou La fabrique d'un imaginaire romanesque

Manon Brunet,
Université du Québec à Trois-Rivières

Donnez-moi un acide quelconque
pour désembêter l'âme humaine

Flaubert à Louis Bouilhet
Athènes, 19 décembre 1850

Quand Flaubert quitte Marseille pour l'Orient avec son ami Maxime Du Camp le 4 novembre 1849, il est un jeune homme de 28 ans déjà marqué par un échec littéraire cuisant avec son curieux mi-récit, mi-dialogue, mi-essai mystique intitulé *La tentation de Saint Antoine* qui a profondément déplu à son ami lors d'une lecture orale faite en septembre. Outre ce deuil littéraire à faire, Flaubert laisse derrière lui, pour ainsi dire, peu de choses, car il avait abandonné ses études de droit cinq ans plus tôt, son père et son unique sœur étaient décédés la même année en 1846, son grand ami Alfred Le Poittevin en 1848 et il y a un an qu'il a rompu avec son amante, la poétesse Louise Colet, avec qui il avait débuté une correspondance en 1846. À Croisset, il vit seul avec sa mère que ce long et périlleux voyage inquiète, même s'il a obtenu sa permission... obligée. Après tout, l'Orient a un prix, 27 000 francs au bas mot, et les fils n'en ont pas aux yeux de leur mère¹.

Comme écrivain, il est presque tout à fait inconnu. Il a aiguisé sa plume dans des contes philosophiques aux allures un peu fantastiques ou historiques dont les titres n'ont pas retenu l'attention de la critique littéraire : *Un parfum à sentir* (1836), *La peste à Florence* (1836), *Rage et impuissance* (1836), *Les funé-*

1. Le 15 mars 1851, le voyage en Orient de son fils a déjà coûté à Madame Flaubert 27 000 francs. Voir le « Memento de Madame Flaubert » publié dans Gustave Flaubert, *Correspondance*, édition préparée par Jean Bruneau, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1973, t. 1 (1830-1851), p. 766.

railles du docteur Mathurin (1839). Quelques-uns seulement ont été publiés. S'en détachent des textes autobiographiques plus intéressants, *Mémoires d'un fou* (1838), *Agonies* (1838), *Souvenirs, notes et pensées intimes* (1840-1841) et *Novembre* (1842) où s'entremêlent angoisses existentielles et premières amours. Flaubert s'est essayé à des récits plus longs; en résultera une première version encore manuscrite en 1843 d'un roman philosophique déjà intitulé *L'éducation sentimentale*, et une première grande tentative dont il espérait beaucoup, *La tentation de Saint Antoine*. Il aura tiré en 1847 un récit de son voyage fait en Touraine et en Bretagne avec Du Camp, le même compagnon de fortune, et intitulé *Par les champs et par les grèves*. Mise à part cette excursion bretonne, Flaubert a visité jusqu'ici la Corse en 1840 avec le docteur Cloquet et l'Italie durant le voyage de noces de sa sœur Caroline. À Gênes, il a été ébloui pour la première fois par le tableau de Brueghel, *La tentation de Saint Antoine*. Ce tableau est bien celui à partir duquel il avait imaginé une grande œuvre qui se sera avérée, la veille de ce départ pour l'Orient, une tentative désastreuse selon ses amis Du Camp et Bouilhet: trop de digressions, trop de mysticisme, trop d'érudition et de lyrisme. Bref, trop romantique.

L'Orient pour fuir et comprendre l'échec littéraire

L'histoire littéraire a aujourd'hui démenti² l'anecdote voulant qu'avant le départ pour l'Orient, Bouilhet aurait conseillé à Flaubert d'exploiter à meilleur profit une tranche de vie réelle, celle d'un certain Delaunay, médecin dont l'épouse anémique courait les aventures pour chasser l'ennui. Dans ses *Souvenirs littéraires*, rédigés bien après les événements, Maxime Du Camp ira même jusqu'à déclarer que c'est en Égypte que Flaubert perfectionna cette suggestion: «Il me disait: J'en suis obsédé. [...] Aux confins de la Nubie inférieure, sur le sommet de Djebel-Aboucir, qui domine la seconde cataracte, pendant que nous regardions le Nil se battre contre les épis de rochers en granit noir, il jeta un cri: J'ai trouvé! Eurêka! Eurêka! Je l'appellerai Emma Bovary³.» Rien de

2. Bernard Ajac résume l'état présent de la recherche à ce sujet, dans «Introduction», *Madame Bovary*, Paris, Garnier-Flammarion, 1986, p. 7.

3. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires* [1881-1882], Paris, Hachette, 1962, p. 140.

moins sûr, cependant. Même si, dès son retour d'Orient, Flaubert s'inspirera effectivement d'un fait divers provincial pour élaborer *Madame Bovary*, la question de la genèse orientale de ce roman qui, en apparence ne doit rien à l'orientalisme (contrairement à *Salammbô* qui viendra beaucoup plus tard), reste ouverte. De toute façon, cette question, bien qu'intéressante, portant sur le développement d'un projet littéraire précis, n'est pas celle qui, de toute évidence, préoccupe Flaubert au cours de son voyage. L'Orient est plus qu'un moment dans la vie de Flaubert : il réoriente définitivement l'idéal littéraire de celui qu'on aura toujours du mal à classer soit parmi les romantiques, soit parmi les réalistes.

Les 56 lettres de sa correspondance orientale adressée principalement à sa mère et à son ami Louis Bouilhet pendant plus d'un an, soit du 17 novembre 1849 au 15 décembre 1850, d'Alexandrie à Constantinople, constituent d'abord un récit de découvertes exotiques. De plus, cette correspondance est certes ponctuée de réflexions littéraires, mais elles sont beaucoup plus vastes et profondes que tous les plans que Flaubert aurait pu élaborer pour une seule œuvre. « Qu'est-ce que je vais faire une fois rentré au gîte, publierai-je, ne publierai-je ? qu'écrirai-je ? et même écrirai-je ? l'histoire de *Saint Antoine* m'a porté un coup grave, je ne le cache pas⁴ » : voilà les véritables questions que Flaubert se pose continuellement. En quoi le voyage en Orient favorise-t-il donc chez Flaubert ces questions existentielles générales sur sa vocation d'écrivain, tout juste après qu'on lui eut fourni presque toutes les raisons de croire qu'il n'intéressera personne ? Cette piste d'investigation offerte par la correspondance flaubertienne a l'avantage d'être aussi utile pour la compréhension de *Madame Bovary* que pour les autres romans qui suivront. On aura deviné qu'il importe moins ici de retrouver dans les œuvres les sujets, les éléments, les décors et les accessoires orientaux que la disposition d'esprit de l'« orientaliste », tel que défini par Flaubert lui-même dans son *Dictionnaire des idées reçues* : « ORIENTALISTE — Homme qui a beaucoup voyagé ». Or, comment Flaubert s'orientalise-t-il ? Comment désormais orientalisera-t-il son écriture ? On est étonné de voir que les spécialistes de la correspondance flaubertienne n'aient pas encore ré-

4. Lettre de Gustave Flaubert à Louis Bouilhet, 13 mars 1850, dans Gustave Flaubert, *ouvr. cité*, p. 601. Désormais seules les références aux pages de cette édition seront indiquées entre parenthèses dans le texte.

pondu à ces questions, surtout chez ceux qui établissent un lien entre elle et le processus de création littéraire, telle Claudine Gothot-Mersch qui y a consacré plusieurs articles⁵. La correspondance orientale est presque totalement occultée au profit des autres qui éclairent de manière plus explicite, il est vrai, la genèse d'œuvres particulières. Le projet littéraire d'ensemble de Flaubert est ainsi perdu de vue.

L'œil de Gustave sur Flaubert

L'œil de Flaubert. Parlons du regard de Flaubert. Dans *L'Orient voilé*⁶, Alain Buisine scrute à la loupe l'œil de Flaubert tel qu'il se donne à voir dans les cahiers de notes révisées du voyageur publiées sous le titre de *Voyage en Orient* trente ans plus tard, en 1880. Ce qui frappe Buisine est que «le Voyage en Orient tel qu'il s'effectue dans le moment même, sur place, est d'abord une entreprise voyeuriste, cyniquement voyeuriste⁷» ce qui l'amène à conclure que «Dans l'Orient flaubertien, tout en passera donc par l'œil, sexe y compris évidemment⁸». La correspondance témoigne, elle aussi, de ce voyeurisme : à la mère, les descriptions des bazars, des *caouehs* (cafés), des baladins, des mosquées, des processions, des caravanes de chameaux, des pyramides, du Sphinx qui lui donne le vertige ; au copain Bouilhet, l'œil mâle, excité par les femmes voilées au-dehors et dévoilées dans l'intimité de la danse et de la baise (les almées, ces danseuses lettrées auxquelles Flaubert ne peut résister, et, en particulier, la célèbre courtisane Kuchuk-Hanem), un œil fasciné par la sensualité toute féminine du danseur Hassan-le-Bilbeis, pur *bardache*, et «Puisque nous causons de bardaches, voici ce que j'en sais. Ici c'est très bien porté. On avoue sa sodomie et on en parle à table d'hôte» (572).

5. Claudine Gothot-Mersch, «La *Correspondance* de Flaubert : une méthode au fil du temps», dans Raymonde Debray Genette et Jacques Neefs (sous la dir. de), *L'œuvre de l'œuvre. Études sur la correspondance de Flaubert*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 1993, p. 43-57 ; voir aussi «Sur le renouvellement des études de correspondances littéraires : l'exemple de Flaubert», *Romantisme*, Paris, n° 72, 1991, p. 5-29.

6. Alain Buisine, *L'Orient voilé*, Paris, Zulma/Calmann-Lévy, 1993, plus particulièrement le chapitre 8 sur «L'œil de Flaubert», p. 105-125.

7. Alain Buisine, ouvr. cité, p. 109.

8. Alain Buisine, ouvr. cité, p. 111.

Or les lettres, au-delà de ce voyeurisme, révèlent plus que les simples notes couchées en solitaire sur un cahier. La présence de l'Autre, d'un correspondant, oblige Flaubert à prendre position, à devenir un observateur critique, à persuader l'Autre de l'utilité de son voyage, de la nécessité vitale qu'il ressentait de s'éloigner temporairement de l'Occident, pour comprendre, lui, qui il est, d'où il vient, où il va. Plus qu'un Orient dévoilé, l'Orient de la correspondance est démasqué, car les fantasmes subissent alors l'épreuve de la réalité.

L'idéal romantique confronté aux réalités plurielles

C'est précisément cette tension entre l'Orient lu et rêvé avant le voyage et l'expérience orientale qui provoque un questionnement sur l'idéal littéraire lui-même. Au cours de son voyage, Flaubert apprend une chose fondamentale : il apprend à douter, à ne rien prendre pour acquis, à se méfier de ses idéaux romantiques et à se laisser inspirer par d'autres que soi. Au docteur Jules Cloquet, au tout début de son voyage, il affirme : « mon intention bien arrêtée [est] de ne *rien publier* d'ici à longtemps encore, pour plusieurs motifs que je regarde comme très graves [...] » (564) [les soulignés sont de Flaubert]. Ces motifs ne sont pas précisés, mais on les devine aisément. Peut-on continuer à vouloir écrire quand on ne sait déjà plus quoi dire ? De telles pensées, bien que souvent courtes, vont constamment ponctuer la correspondance du voyageur romantique à la quête de sa mission littéraire.

Gusdorf qualifierait ici Flaubert de « penseur au casse-noix », car, dit-il dans le chapitre consacré au fragment dans son monumental ouvrage sur les *Fondements du savoir romantique*, « cette chasse de l'être ; on la [trouve] [...] dans la pratique romantique de la correspondance, qui revêt souvent, à cette époque, la forme d'un journal intime en commun. L'autre, à qui la lettre est destinée, devient le médiateur entre le rédacteur de la lettre et sa propre identité⁹ ». Le fragment critique caractérise donc la correspondance orientale de Flaubert : un œil dubitatif sur soi ; l'autre, comparatif, sur tout ce qui est étranger à soi. L'un allant nécessairement de pair avec l'autre. Position que Flaubert résume en une seule phrase à

9. Georges Gusdorf, *Fondements du savoir romantique*, Paris, Payot, 1982, p. 455.

Bouilhet, quand il vogue sur le Nil à bord de sa cange le 13 mars 1850: «Il vaut mieux être œil, tout bonnement» (602).

D'Alexandrie à Constantinople, sa vision d'une mission littéraire se précisera considérablement. Sa mère l'y force, même si son but est tout autre. Flaubert se rebelle: «Ne me parle donc pas de me *pousser*: me pousser à quoi? qu'est-ce qui peut me satisfaire, si ce n'est la volupté permanente de la table ronde? N'ai-je pas tout ce qu'il y a de plus enviable au monde? l'indépendance, la liberté de ma fantaisie, mes deux cents plumes taillées et l'art de s'en servir» (584-585). L'expression de cette indépendance est toutefois subordonnée à ce que le voyageur retire déjà de ses observations orientales:

et puis c'est que l'Orient, l'Égypte surtout, est un pays raplatissant pour toutes les petites vanités mondaines. À force de parcourir tant de ruines, on ne pense pas à se dresser des bicoques. Toute cette vieille poussière vous rend indifférent de renommée. [...] Habiter Paris, publier, se remuer, tout cela me semble bien fatigant, vu de si loin (585).

Flaubert prend ici ses distances vis-à-vis d'une conception par trop bourgeoise non seulement de la vie en général, mais également de l'activité littéraire. Se caser, dans un milieu ou un autre, ne lui inspire rien de bon, pas plus que la fréquentation du monde: «[...] je ne demande qu'une chose à mes semblables, c'est de me laisser tranquille comme je fais envers eux» (585).

Mais sa mère revient à la charge. Entre Menich et Siout, le 23 février 1850, Flaubert répond point par point aux arguments maternels:

[...] il me semble que l'on prend une place pour l'argent, pour l'honneur, ou pour fuir l'oisiveté; or tu m'accorderas, pauvre vieille, que je m'occupe assez pour n'avoir pas besoin de chercher quoi faire; 2° si c'est pour l'honneur, *ma vanité est telle* que je ne me sens honoré par rien [...] Et enfin si c'est pour l'argent, [...] où je pourrais être plus près de toi, plus à toi? (592)

Flaubert voudrait se consacrer entièrement à la littérature, car, dit-il, «Quand on fait une chose, il la faut faire en entier et la faire bien. Ces existences bâtardes où l'on vend du suif toute la journée et où l'on fait des vers le soir après dîner sont faites pour les intelligences banales [...]» (592). Cette haute ambition littéraire répond néanmoins à un besoin beaucoup plus modeste que le

voyageur met au jour instinctivement, un peu plus tard : « Je ne peux admirer en silence, j'ai besoin de cris, de gestes, d'expansion, il faut que je gueule, que je brise des chaises, en un mot, que j'appelle les autres à participer à mon plaisir. Et quels autres appeler que ses plus aimés ? » (623) Ce si grand besoin d'amour s'exprime ici par un si grand besoin de « gueuler », d'écrire et de se faire lire. Flaubert pourrait-il se passer du regard des autres ?

À distance, développement d'une critique sociale

Malgré son criant besoin de l'Autre, Flaubert persiste à vouloir vivre en retrait : « [...] je ne demande rien du gâteau général, m'écartant de la foule pour n'avoir pas les coudes foulés » (624), lancera-t-il du beau milieu de l'Égypte, à Emmanuel Vasse de Saint-Ouen. Le voyage en Orient lui permet de mieux savoir de quoi il s'éloignera au retour et d'en mieux mesurer la distance. Progressivement, une critique sociale s'infiltré dans la correspondance : « [...] si tout en France est dans le même état qu'à mon départ, si le bourgeois y est toujours aussi férocement inepte, et l'opinion publique aussi lâche, en un mot si la pot-bouille générale y exhale une odeur de graillon aussi sale, je ne regrette rien, au contraire » (624). Ce contre quoi Flaubert se rebelle pour s'affirmer comme écrivain passe par une prise de conscience de plus en plus forte des singularités de la société française post-révolutionnaire qui laisse les « enfants du siècle » démunis face à l'avenir, en comparaison avec l'état apparemment virginal, pur, des sociétés orientales dont il fait la découverte.

Voyager pour trouver la voie/voix de l'écriture : « d'où partir et où aller ? »

Le voyageur porte un regard aussi critique sur la fragilité de l'exercice littéraire auquel s'adonnent les écrivains de la jeune génération à laquelle il appartient. Chateaubriand, Hugo et Balzac ne sont donc pas en cause dans cette vision pessimiste de l'avenir de la littérature :

[...] nous [sommés] encore bien loin d'être établis ni fixés [...] [écrit-il à Louis Bouilhet] Quant à moi, j'y renonce. Est-ce que je touche à une période nouvelle ? ou à une décadence complète ? Et, du passé, je vais rêvassant à l'avenir, et là je n'y vois rien, rien. Je suis sans plans, sans idée, sans projet, et ce qu'il y a de

pire, sans ambition [pour] quelque chose. [...] On ne devient pas gai en voyage (627).

Ce vide littéraire que Flaubert ressent violemment au cours de son voyage trouve, selon lui, son explication dans le faux idéal de perfection littéraire que l'écrivain cherche sans succès à atteindre avec une prétention toute vouée à l'érudition :

ce qui nous manque à tous, ce n'est pas le style [...] c'est l'âme de la chose [...] Nous prenons des notes, nous faisons des voyages, misère, misère. Nous devenons savants, archéologues [...] Qu'est-ce que tout ça y fait? Mais le cœur? la verve? la sève? D'où partir et où aller? Nous gamahuchons bien, nous langottons beaucoup, nous pelotons lentement, mais baiser! mais décharger pour faire l'enfant! (627-628)

Tout à coup, après cinq mois à rêvasser sur le Nil à bord de sa cange, et en n'y descendant que pour enjamber les ruines les plus intéressantes, se manifeste un vif désir de se remettre à écrire : « Bizarre phénomène psychologique, Monsieur! Revenu au Caire [...], je me suis mis à casse-péter d'intensité intellectuelle. La marmite s'est mise à bouillir tout à coup, j'ai senti des besoins d'écrire cuisants » (644). Une urgence sociale s'impose à Flaubert : « [...] laisse-là les livres et mets-toi à la composition ; *ne nous perdons pas dans l'archéologie* [...] Le monde va devenir bougrement bête. [...] Tu ne croirais pas que nous causons beaucoup de *l'avenir de la société*. [...] Les pions feront la loi. Tout sera en uniforme » (645). Ce que le voyageur propose à son ami Bouilhet est bien loin de ce que lui-même pratiquait, avant sa traversée de l'Orient, dans *La tentation de saint Antoine* où l'érudition est omniprésente. Le projet littéraire de Flaubert est donc en train de se transformer tant au point de vue du fond que de la forme.

Dénoncer le grotesque occidental avec un cœur de putain

Ces changements stylistiques participent d'une transformation de l'objectif même poursuivi par l'écriture. C'est pourquoi l'Orient ne deviendra jamais un sujet d'écriture en soi, même s'il aura grandement contribué à façonner les bases souterraines des futurs projets littéraires de Flaubert : « Savez-vous, cher ami, quel sera quant à moi le résultat de mon voyage d'Orient? ce sera de m'empêcher d'écrire jamais une seule ligne sur l'Orient » (652), confesse Flaubert à Frédéric Baudry dans sa lettre de Beyrouth datée du 21 juillet 1850. En attendant toutefois, Flaubert ne peut

s'empêcher de remarquer que «l'Orient est encore plus malade que l'Occident» (654). Tout simplement parce qu'il s'est laissé enivrer par la civilisation européenne. Ce qui donne lieu à un mélange d'un goût social douteux et qui a pour résultat que, dit-il, «la nationalité est *nulle*» (654). Cette cruelle constatation enlève les dernières illusions romantiques au voyageur: «D'ici à peu l'Orient n'existera plus. Nous sommes peut-être des derniers contemplateurs» (663). Or, qu'est-ce que les coloniaux occidentaux ont apporté de si destructeur à l'Orient?

Flaubert a détesté Jérusalem: «Ce qu'on voit ici de turpitudes, de bassesses, de simonie, de choses ignobles en tout genre, dépasse la mesure ordinaire. Les lieux saints ne vous font rien. Le mensonge est partout et trop évident» (673). Ce mensonge est précisément ce que Flaubert reproche au monde occidental. Le voyageur à l'esprit critique devient de plus en plus écrivain: «Ne sens-tu pas combien nous devenons *critiques*, que nous avons des poétiques à nous, des principes [...] Ce qui nous manque, c'est l'*audace*» (677), confiera-t-il à Louis Bouilhet. Il reconnaît qu'il est «[...] revenu (non sans mal) du coup affreux que [lui] a porté Saint Antoine» (678), que son «cœur devient putain, il *mouille* à tout propos [...] Je suis toujours un peu comme si j'avais trop bu. [...] La mémoire fout le camp de plus en plus. Puis de grandes rages littéraires» (678).

Ces rages littéraires, Flaubert veut les employer à dénoncer «ces déplorables utopies qui agitent notre société» (679). Tels seront ses prochains sujets littéraires de prédilection. Plus de référence au passé, aux mythes, comme dans *La tentation de saint Antoine*, de facture trop romantique, mais une inscription profonde dans le présent si grotesque:

voilà que par suite *du progrès*, comme on dit, tout gouvernement devient impossible. Cela est d'un haut grotesque [...] Nous sommes venus, nous autres, trop tôt ou trop tard. Nous aurons fait ce qu'il y a de plus difficile et de moins glorieux: la transition. L'avenir nous tourmente et le passé nous retient. Voilà pourquoi le présent nous échappe (730).

Flaubert lui-même est très étonné que son voyage ait fait de lui un «grand moraliste». Après avoir comparé le cimetière oriental à l'occidental, en avoir apprécié l'absence de séparation, de mur, de clôture d'avec le monde des vivants, le voyageur affirme: «Mon genre d'observation est surtout moral. Je n'aurais jamais

soupçonné ce côté au Voyage. Le côté psychologique, humain, comique y est abondant» (707). Pourtant, dès le tout début de son voyage, cet intérêt pour l'humanité était manifeste : «D'un mot, voici jusqu'à présent comment je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage, comme ciel, comme désert (sauf le mirage); étonnement énorme des villes et des hommes» (538), avait-il écrit dans sa première lettre de voyage à Bouilhet. Ce qui l'amènera à la fin du périple à conclure : «Ce que j'ai vu m'a rendu exigeant» (772). Et seul l'art est en mesure de rendre compte de la canaillerie humaine, car «on a beau dire, l'Art n'est pas un mensonge» (734).

Source orientale du réalisme flaubertien

Il était donc intéressant de voir comment Flaubert, au cours de son voyage en Orient, métamorphose son imaginaire romantique en une poétique réaliste, ni plus tout à fait balzacienne ni pas encore zolienne. Cependant, une chose est sûre, car elle se remarquera aisément dans tous les autres romans à venir de Flaubert, à commencer par *Madame Bovary* qui absorbera l'écrivain dès son retour de voyage. La prise de contact avec l'Orient a permis à Flaubert, plus que tout autre contact étranger (la Grèce et l'Italie ne l'amèneront nullement à réfléchir sur son engagement littéraire), de donner une orientation critique et sociale à son écriture. Le moi romantique, l'épanchement de l'auteur s'effaceront presque complètement pour laisser les personnages petits-bourgeois afficher leurs hypocrisies et leurs mensonges. Le bovarysme n'est pas autre chose. Cette distance que Flaubert prendra exprime le mépris pour la civilisation industrielle que le voyageur a contracté quand il a pu en voir le début des ravages en Orient : «Ne trouves-tu pas, chère vieille, que je deviens diablement moraliste en voyage? J'ai beaucoup pratiqué l'humanité depuis 18 mois. Voyager développe le mépris qu'on a pour elle» (746).

Le réalisme de Flaubert a donc une source profondément orientale. Ce voyage aura fourni une ligne de fond à celui qui se fera un plaisir d'annoncer à sa mère : «Moi aussi, je suis *établi*, en ce sens que j'ai trouvé mon assiette, mon centre de gravité» (720). À peine sorti de Constantinople, Flaubert résumera on ne peut plus clairement à son ami Bouilhet le seul objectif qui gouvernera désormais son œuvre : «[...] donnez-moi un acide quelconque pour désembêter l'âme humaine» (726).